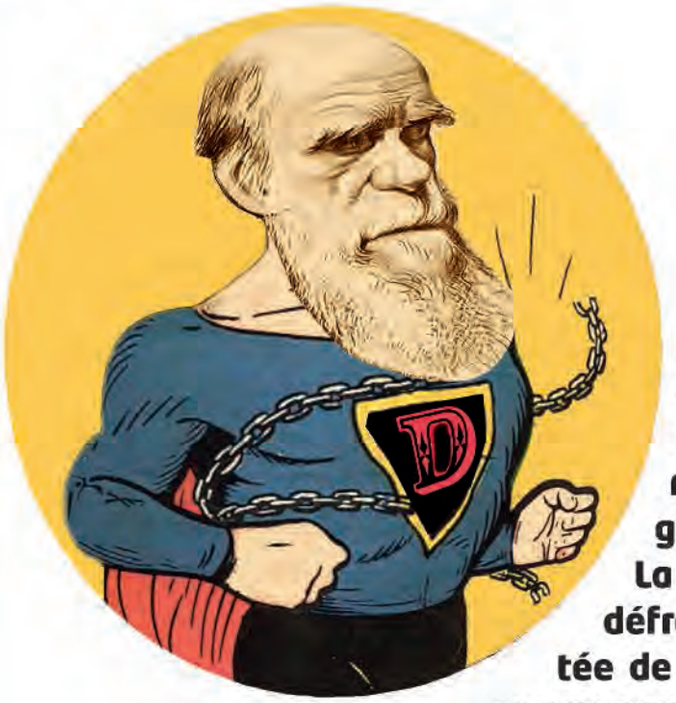
Darwin :



Avec le cent cinquantième anniversaire de la publication de *L'Origine des espèces*, s'est rouverte la grand-messe célébrant la lumière faite sur l'origine de la vie, des espèces et de l'Homme. La théorie du brave Charles, après avoir défrayé la chronique, est aujourd'hui adoptée de façon définitive par l'ensemble de la communauté scientifique comme vérité établie et connaît une gloire dont il n'aurait probablement jamais rêvé. Même le Vatican semble s'en accommoder avec une déclaration récente sur laquelle nous reviendrons.

▶ p. 14 *Jean-François Moreel : « Le darwinisme n'est pas une théorie scientifique »*

▶ p. 24 *Cachez ces squelettes que je ne saurais voir*

▶ p. 26 *Cachez ces scientifiques...*

▶ p. 31 *Cachez ces fossiles...*

▶ p. 34 *Cachez cet ADN...*

▶ p. 36 *Cachez ce darwinisme social...*

Difficile de faire face à un tel consensus, une telle unanimité. Et pourtant, pour quiconque capable d'un minimum d'honnêteté intellectuelle, les faiblesses du modèle darwinien sautent littéralement aux yeux : le syndrome du chaînon manquant, loin d'être le monopole de la lignée humaine, s'avère être est la chose la mieux partagée par le vivant. De la complexité irréductible présidant à l'apparition d'organes achevés, jusqu'aux supposées macromutations, le projet darwinien dans son ensemble contredit les bases les plus élémentaires de la génétique telle que nous la comprenons aujourd'hui.

Par quel prodige une théorie à peine soutenable scientifiquement a-t-elle pu accéder au statut de vérité inexpugnable dans les milieux se réclamant de la puissance de la raison ?

En réalité, l'obstacle se révèle être de nature davantage psychologique et plus profondément enraciné qu'on le suppose. La force explicative contenue dans la théorie de l'origine des espèces incombe davantage à la nécessité que l'homme a de combler le vide relatif à ses origines, qu'à la pertinence du scénario darwinien en lui-même. Nous nous sommes satisfaits d'une théorie qui répond de manière bancale à la question d'où viens-je ? pour justifier un modèle matérialiste expansionniste, gommant au passage les questions essentielles, tout en consacrant la supériorité de la lignée humaine sur les autres espèces. Quoi de plus confortable finalement ?

On peut déplorer que la seule alternative à Darwin dont il soit fait la publicité soit le créationnisme, en particulier dans sa tendance dite « Jeune Terre » (Young Earth creationism). Remplissant son rôle d'épouvantail, il est systématiquement mis en avant pour renforcer l'argument darwinien et décrédibiliser toute tentative d'explication alternative à nos origines : « Puisque je ne saurais croire que Dieu a créé un univers abouti en six jours voici six milles ans, reste la théorie de l'évolution ».

Et puis, ce qui est formidable avec la sélection par le hasard au profit du plus apte, c'est qu'on ne cesse d'en percevoir les manifestations, au quotidien, dans ce système politique et économique où compétition et prédation font rage. Du colonialisme au nazisme, les eugénistes du passé ne s'y

le dogme prend l'eau

sont pas trompés et ont construit un darwinisme social providentiel pour justifier la raison du plus fort utilisée aujourd'hui par le modèle financier et économique de la mondialisation.

Au final, le darwinisme trouve ses meilleures justifications dans les domaines psychologique, politico-social, ou chez ses adversaires religieux, à l'instar d'un dogme idéologique. Mais certainement pas dans la science paléontologique ou biologique.

Ce dossier mine cruellement les fondations d'une identité humaine se concevant encore comme le résultat le plus abouti du règne du vivant mais, ce faisant, offre une argutie permettant l'ouverture à une troisième voie: l'exogenèse. Mais cette hypothèse basée sur l'intervention d'une intelligence extérieure à la planète exige, elle aussi, de revoir quelques fondamentaux. Exercice dont sont sans-doute plus familiers nos états-majors et nos astronautes, confrontés régulièrement au phénomène ovni depuis plusieurs décennies, que ne le sont encore nos paléontologues ou généticiens académiques. Et puis l'exercice ouvre aussi à un regard moins condescendant sur toutes les cultures traditionnelles qui se vivent plus comme les héritières des étoiles que d'une soi-disant loi se réclamant d'une jungle par trop urbaine, et dont le bon sens se révèle plus scientifique que les constructions nées des excès de l'anthropocentrisme matérialiste. La sagesse des Amérindiens, concernant l'origine de la vie, ne se réfère-t-elle pas au grand « Manitou » à traduire par grand « mystère » ? ●

Jean-François Moreel :

Pour le biochimiste Jean-François Moreel, auteur de deux ouvrages sur la question, démystifier le darwinisme présente un enjeu de taille : libérer les scientifiques de cette idéologie pour reconquérir leur liberté de penser.

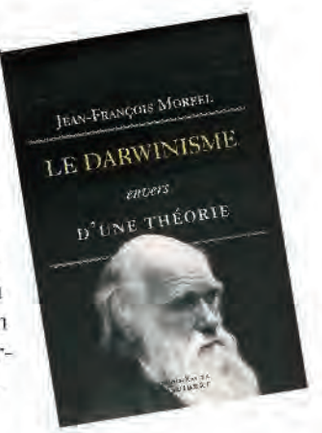
NEXUS : Pourquoi avoir écrit le livre *Le Darwinisme, envers d'une théorie*[1] ?
Jean-François Moreel : J'ai débuté ma carrière par l'étude de la génétique du développement précoce des vertébrés. Je me suis spécialisé dans un domaine situé à l'intersection de deux branches non darwiniennes de la biologie, la génétique moléculaire et l'embryologie. Très vite, j'ai été confronté à la pesanteur du dogme darwinien et c'est devenu une évidence, comme un devoir : il fallait que je témoigne. N'oublions pas que le darwinisme porte dans ses gènes, si je puis dire, les relents des heures les plus sombres du XX[e] siècle.

Dans votre livre, vous commencez par un peu d'histoire qui en étonnera plus d'un : *L'Origine des espèces*, le livre fondateur de Charles Darwin, a rencontré peu de succès à sa publication...
Effectivement. Même si Darwin apporte un modèle rendant compte de la possibilité de l'évolution, l'extraordinaire réaction que provoque la publication de *L'Origine des espèces* en 1859 n'est que légendaire. L'ouvrage est peu lu et il ne s'en vend que 9 500 exemplaires en dix ans. Les scientifiques - et la presse - durant les premières années n'y voient que Lamarck. Même le Muséum d'histoire naturelle de Paris n'a pas jugé bon de le faire acheter par sa bibliothèque centrale.
Si nous considérons aujourd'hui Darwin comme un grand novateur, ce n'est pas le cas de ses contemporains. En effet, *L'Origine des espèces* ne présente pas de grandes nouveautés dans les domaines qui préoccupent le milieu des sciences biologiques de l'époque. Ce livre ne donne aucune preuve expérimentale de la sélection naturelle et la théorie de l'évolution n'apparaît pas comme réellement nouvelle.

D'où viendra son succès ?
De la puissante science allemande, après la parution en 1860 de la traduction de *L'Origine des espèces.* Elle est lue par Ersnt Haeckel, un médecin, biologiste et philosophe, immédiatement convaincu. Il commence à exposer ses convictions darwiniennes en 1863 et publie en 1866 sa *Generelle Morphologie*.
Même si Haeckel donne une version parfois personnelle du darwinisme, il en devient un véritable héraut. Très vite, il transpose cette hypothèse dans le domaine philosophique et politique, ce qui est probablement essentiel ensuite dans le développement et la réussite de la théorie de l'évolution.

Aujourd'hui, Haeckel est un peu tombé dans l'oubli...
Oui, pourtant son succès à l'époque est aussi considérable que durable et ses ouvrages sont traduits dans toutes les langues.
Sur le plan scientifique, alors qu'il falsifie ses résultats et commet une fraude qu'il reconnaîtra plus tard, le succès est aussi complet que sur le plan populaire. Tous les biologistes de l'époque lisent Haeckel, mais ignorent souvent Darwin.

Pourquoi ?
Imitant Darwin dans son argumentation, Haeckel s'appuie pour la faire accepter, sur le fait que cette théorie est la seule à être cohérente. Pour expliquer l'apparition des premiers êtres vivants, il reprend l'idée de Buffon – devenue classique de nos jours – de la génération spontanée de micro-organismes permise par les conditions physico-chimiques particulières qui ont régné selon lui dans les « *âges primitifs* ». Si, dans *L'Origine des espèces*, Darwin ne s'attarde pas sur une histoire de la vie, s'il ne prend aucun appui sur la physico-chimie, Haeckel se situe quant à lui dans la tradition lamarckienne et démontre l'évolution en lui donnant des arguments historiques, embryologiques et physico-chimiques.



À propos de Jean-François Moreel

Docteur en biologie moléculaire et cellulaire du développement, J.-F. Moreel est aujourd'hui directeur scientifique d'un laboratoire de recherche privé en biologie moléculaire et génomique appliquée. Il a publié en 2007 *Darwinisme le grand mensonge* et *Le Darwinisme envers d'une théorie* (éd. François-Xavier de Guibert) dans lesquels il montre une réalité des connaissances scientifiques très éloignée du mythe officiel.

« Le darwinisme n'est pas une théorie scientifique »

Quelques notions utiles...

Codon : le code génétique contient soixante-quatre codons différents, qui sont des triplets de nucléotides de l'ARN.
Phena : variétés différentes de la même espèce.
Phylum : suite des formes revêtues par les descendants d'une même espèce.
Phylogenèse/phylogénie : histoire évolutive des espèces. Par opposition, on emploie le mot « ontogenèse », qui définit le développement de l'individu, de la fécondation jusqu'à l'âge adulte.
Taxinomie/taxonomie : issu d'un mot grec qui signifie « classement », « mise en ordre », la taxinomie ou taxonomie est la science qui a pour objet de décrire les organismes vivants et de les regrouper en entités appelées **taxa** ou **taxons** dans le but de les identifier, les nommer et les classer.
Variabilité intra-spécifique : variation des caractères au sein des différentes variétés d'une même espèce.

Par exemple ?

Sa théorie, dont sa thèse de la récapitulation, qui explique, entre autres, la présence de « branchies » chez les embryons des mammifères, est encore très cotée de nos jours chez les darwiniens, bien que dénoncée par les embryologistes et les spécialistes de la biologie du développement.

Ainsi, il reconstitue sur plus de trois cents pages l'histoire de la création en fournissant de nombreux tableaux et arbres phylogénétiques de plus en plus détaillés.

Certes, par les compléments qu'il lui donne, Haeckel modifie la théorie darwinienne. En ramenant l'évolution dans le champ de la physiologie, il en souligne l'aspect déterministe et lui retire un peu de la nature probabiliste que lui offre la sélection naturelle darwinienne. Toutefois, il apporte des arguments qui manquent à *L'Origine des espèces* et permet aux naturalistes du continent de succomber dès 1866 à la théorie de la sélection naturelle.

Si Haeckel dépasse parfois un peu la pensée darwinienne, ce sont néanmoins ses ouvrages qui répandent la théorie darwinienne de l'évolution par sélection naturelle dans toute l'Europe.

Les ouvrages de Haeckel répandent la théorie darwinienne de l'évolution par sélection naturelle dans toute l'Europe.

Aucune critique n'est formulée à l'époque contre la théorie de l'évolution ?

Si, et c'est d'une approche statistique que vient la plus redoutable des critiques précoces de la théorie darwinienne. En 1867, l'ingénieur Fleeming Jenkin publie dans la *North British Review* une critique pamphlétaire de *L'Origine des espèces* qui ne passe pas inaperçue. Darwin lui-même y fait référence dès l'édition de 1869 de son ouvrage en la présentant comme un *« article compétent et remarquable »*. Jenkin y admet la possibilité et même la réalité de la sélection, mais en suivant les hypothèses darwiniennes sur la variation et en raisonnant quantitativement, il réfute qu'elle puisse modifier les espèces et que la taxinomie puisse s'interpréter de façon généalogique.

C'est-à-dire ?

Jenkin étudie les chances pour qu'une variation apparue chez un individu puisse se fixer dans la population et ceci quel que soit le degré d'avantages qu'elle apporte. Il montre qu'une variation a toutes les chances de se perdre dans la masse des individus qui à chaque génération ne se reproduisent pas. Ce phénomène est aujourd'hui bien documenté et connu sous le nom de dérive génétique.

La fable de la loi biogénétique ou la thèse de la récapitulation de Haeckel

Dans sa thèse de la récapitulation, qu'il a baptisée *« loi biogénétique »*, Ernst Haeckel apporte un argument en faveur de la théorie de l'évolution en expliquant que les embryons, lors de leur développement, passent par les différentes phases transitoires de la soi-disant évolution de leurs ancêtres. Par exemple, l'embryon humain présente, au début, des particularités ressemblant à celles des poissons, puis à celles des reptiles, avant, finalement, d'acquérir les particularités propres à l'homme (heureusement qu'il n'acquière pas celles du singe, sinon la mère le sentirait passer !). C'est la raison pour laquelle l'embryon humain porte des *« branchies »* et une *« queue »*, entre autres. En résumé, pour Haeckel et ses (nombreux) amis, *« l'ontogenèse récapitule la phylogenèse »*. Pour appuyer cette magnifique *« loi »*, Haeckel réalise de faux dessins dans le but de faire ressembler l'embryon humain au poisson. Confondu sur sa fraude, voici ce qu'il déclare ensuite : *« Après l'aveu de cette falsification, je devrais me sentir honteux. Ma consolation est cependant la suivante : il existe des centaines d'amis se retrouvant avec moi sur le banc des accusés, il existe de nombreux observateurs dignes de confiance et des biologistes de grande réputation qui, dans leurs meilleurs livres de biologie, leurs thèses ou encore leurs revues publient des falsifications semblables aux miennes, des informations douteuses, ainsi que des schémas plus ou moins falsifiés, souvent remis à jour. »* Les *« centaines d'amis »* et les autres ont dû apprécier…

Quant aux *« branchies »* et *« queue »* de l'embryon humain, désolé pour les évolutionnistes de tout poil et de toute écaille, cela fait longtemps que la biologie a démontré que c'était pure affabulation. Cela n'empêche pas *Le Petit Larousse*, dans son édition grand format 2004, de donner les seuls éléments biographiques suivants pour Haeckel : *« Postdam 1834 – Iéna 1919, zoologiste et embryologiste allemand. Il donna des travaux majeurs en embryologie comparée. Défenseur de Darwin, il proposa une loi biogénétique fondamentale (1866) : "L'ontogenèse récapitule la phylogenèse" »*. Oui, c'est bien de l'édition 2004 dont il s'agit, et pas celle de… 1904.

Est-ce la seule limitation à la mutation des espèces ?
On constate que la plupart des modifications de l'ADN rencontrées au sein des organismes d'une même espèce n'ont aucun effet biologique. Soit que la mutation ne provoque aucun changement de sens du codon qu'elle touche, soit qu'elle provoque le remplacement d'un acide aminé par un autre qui lui est similaire et ceci sans modification de synthèse et d'activité significative de la protéine, soit qu'elle affecte une partie non codante du génome sans en altérer les propriétés biologiques. Il est évident que si les mutations entraînant de grands changements sont très rarement observées, c'est aussi parce qu'elles sont souvent létales ou tellement désavantageuses que les individus qui en sont porteurs n'ont que peu ou pas de descendance.

Aucune théorie de l'évolution ne supporte l'idée d'une distribution discontinue des êtres vivants... Or, il n'existe pas d'être mi-plante mi-animal, pas même d'individu mi-reptile mi-mammifère...

L'un des chapitres de votre livre porte le titre : « La macro-évolution n'est plus une théorie scientifique »...
À l'origine, l'idée d'évolution est censée correspondre à un modèle explicatif permettant de poser le problème de la biodiversité en termes accessibles à la démarche empirique des sciences. Très rapidement, les darwiniens en ont fait un truisme, ce qui ne constitue pas une explication. Pour pouvoir élaborer une théorie réellement scientifique capable de représenter un modèle scientifique quel qu'il soit, encore faut-il posséder un problème dont les données soient clairement établies. Or, dans le cas présent, nous en sommes loin. En effet, selon les critères retenus, la biodiversité se chiffre en quelques dizaines de milliers à plusieurs millions d'espèces.

Vous voulez dire que l'on parle de l'évolution des espèces, mais qu'on ne peut définir avec précision cette notion d'« espèce » ?
Oui, tout à fait : il est actuellement impossible de quantifier précisément la biodiversité.

Quel est ou quels sont les critères retenus pour distinguer une espèce ?
Il existe un critère biologique simple de définition de l'espèce, c'est l'interfécondité de ses membres. C'est sur ce principe que l'on peut affirmer que tous les êtres humains appartiennent à la même espèce. De l'équateur aux pôles, nous sommes tous susceptibles d'avoir une descendance féconde avec n'importe lequel de nos semblables du sexe opposé. Ainsi, l'espèce humaine est définie par l'ensemble des individus interféconds, quelle que soit la nature de leurs différences : morphologiques, ethniques, culturelles, géographiques, d'habitat, etc. Hélas, cette définition n'est pas retenue par les darwiniens.

Quels sont les autres critères ?
Pour certains naturalistes, le critère d'interfécondité devient secondaire, car ils privilégient la notion d'« isolement géographique ». Par exemple, le lynx pardelle de la péninsule ibérique et le lynx boréal de Scandinavie sont parfaitement interféconds. Ils se croisent très bien en captivité et nul ne conteste la fécondité de leurs « hybrides ». Mais ils sont toujours présentés comme des espèces distinctes sous prétexte qu'ils ne peuvent se rencontrer, car les lynx qui occupaient la zone géographique intermédiaire ont disparu. Or, les différences entre ces deux espèces sont de l'ordre de la variabilité intra-spécifique et non de l'évolution d'une espèce vers une autre. De plus, ce critère d'« isolement géographique » nous réserve souvent des surprises, comme des cas d'interfécondité biologique entre des *taxa* d'ordre supérieur à l'espèce ou au genre.

Un exemple ?
Si la fécondité des tigrons, l'hybride entre le lion et le tigre, observée récemment en captivité se trouvait confirmée par un second zoo, il nous faudrait alors considérer certaines des figures de fauves représentées sur les fresques mésopotamiennes et assyriennes comme autre chose que des visions d'artiste. Ces lions tigrés à faible crinière ont peut-être bien existé. Quoi qu'il en soit, il faut admettre que l'interfécondité du lion et du tigre nous amène à une vision de la variabilité naturelle aussi étendue que celle de la variabilité artificielle pour les espèces domestiques. Et, plus généralement, au-delà de la notion d'espèce, il est surtout impossible d'identifier ce qui relève de la micro-évolution par rapport à ce qui relève de la macro-évolution.

Quelle est la différence entre ces deux notions ?
La micro-évolution comprend l'ensemble des mécanismes aboutissant à l'apparition de nouvelles variétés ou races au sein d'une espèce donnée ou de l'ensemble des individus physiologiquement interféconds.
La macro-évolution comprend l'ensemble des mécanismes hypothétiques aboutissant à l'apparition de nouvelles

espèces vraies, c'est-à-dire biologiques, au-delà de la barrière reproductive et des différents plans d'organisation. Elle conduit aux divers familles, ordres, etc.

C'est donc au niveau de la macro-évolution que se situent les fameux « chaînons manquants » ?
Oui, et c'est l'un des problèmes majeurs du darwinisme, qui prédit de nombreux intermédiaires le long des chaînes évolutives et donc des chevauchements possibles et même très probables entre les différents *taxa*. À l'exception de la théorie des équilibres ponctués de Niles Eldredge et Stephen Jay Gould[2], aucune théorie de l'évolution ne supporte l'idée d'une distribution discontinue des êtres vivants surtout si l'on considère l'ensemble des espèces ayant vécu sur terre. Or, tous les *taxa* supérieurs au genre sont parfaitement discontinus : il n'existe pas d'être mi-plante mi-animal, pas même d'individu mi-reptile mi-mammifère ou ne serait-ce que mi-grenouille mi-salamandre ou mi-chien mi-chat.

Les darwiniens nous présentent pourtant des « arbres de l'évolution »...
Certes, mais leurs troncs et leurs branches sont désespérément fictifs ! En effet, il n'existe pas d'être vivant, ni de *taxon* quel qu'il soit, qui occupe une position intermédiaire entre les *taxa*. De ce fait, le tronc et les branches n'existent pas. Les beaux arbres de tous les manuels se donnent du mal pour épaissir leur tronc en intégrant – plus ou moins proportionnellement – le nombre d'espèces estimé à chaque époque géologique. Malheureusement, cela ne suffit pas à combler le vide bien réel qui correspond à cet arbre. De plus, lorsque les premiers représentants d'une classe apparaissent, quelle que soit cette classe, ils ne sont en aucune façon intermédiaires : les premiers poissons sont des poissons à part entière, idem pour les premiers amphibiens, les premiers reptiles, etc.

La théorie de l'évolution explique toutefois que les oiseaux sont d'anciens reptiles...
Contrairement à une assertion souvent professée, les scientifiques ne croient absolument pas que les plumes d'oiseaux et les écailles de reptiles puissent provenir l'une de l'autre de façon simple. Bien au contraire, la transition entre les deux est aujourd'hui impensable dans un modèle graduel et l'on ne voit d'ailleurs pas non plus comment la plume est apparue, même dans un modèle d'évolution par saltation.
De nouveau, il n'existe aucun intermédiaire connu entre les différentes structures dermiques des diverses classes, pas plus entre écailles et plumes qu'entre écailles et poils, ou entre poils et plumes.

Il n'existe aucun intermédiaire connu entre les différentes structures dermiques des diverses classes, pas plus entre écailles et plumes qu'entre écailles et poils, ou entre poils et plumes.

Il n'y a donc pas de cas où l'on retrouve d'exemples d'« évolution » ?
Si, mais les partisans de l'évolution nous présentent systématiquement les seuls cas existants d'espèces qui semblent se suivre morphologiquement et temporellement. C'est le cas, par exemple, des ammonites.

Pour les fossiles, il semble donc y avoir une certaine forme d'« évolution »...
Dans le cas de la découverte d'un fossile inconnu, le problème depuis de nombreuses années est que l'on s'est placé sous la seule hypothèse évolutionniste pour rechercher à quels spécimens connus, dans les âges géologiques proches, le petit nouveau ressemblait le plus. On a ainsi classé ce dernier-né systématiquement à la « bonne place » du seul point de vue évolutif. Dans certains cas, les restes fossiles étant trop parcellaires, on a directement recherché à quels chaînons évolutifs, préétablis a priori, le nouvel individu pouvait correspondre. Là encore, le fossile a trouvé sa « bonne place » puisque c'est ce que l'on recherchait avant tout. Dans les deux cas, on assiste à une dérive très pernicieuse de la méthode hypothético-déductive, même si, par ailleurs, l'anatomie comparée est un plus indiscutable dans la recherche d'une filiation entre les objets biologiques.

La méthode est donc biaisée ?
Absolument. Les résultats de la paléontologie se sont ainsi toujours miraculeusement trouvés en accord avec la taxinomie générale des êtres vivants présents et passés, parce qu'ils sont étudiés sous la stricte hypothèse évolutionniste.

Cela revient à leur faire dire ce qu'on veut qu'ils disent ?
Exactement. D'une façon générale, tout comme la paléontologie ne fournit que des espèces qui apparaissent brusquement, restent inchangées pendant quelques dizaines de milliers ou millions d'années puis disparaissent sans transition avec les espèces qui leur succèdent, la dialectique darwinienne ne peut fournir des exemples d'homologies dues à une ascendance commune que chez des individus appartenant à des variétés issues de la même espèce par micro-évolution. Il n'y a pas d'exemple de « saut » d'une espèce à une autre par macro-évolution.
Donc, la démarche hypothético-déductive, souvent présentée comme la plus hautement scientifique par les évolutionnistes eux-mêmes, n'est en aucun cas un gage de

Commande 41285 NEXUS-64 - C1 - W 1 - Couleur CMYK - Côté B - 20-Aug-2009

Florilège darwinesque

Nous avons demandé une interview à Lionel Cavin, conservateur au Muséum d'histoire naturelle de Genève, au sujet de son dossier « Darwin et les fossiles, histoire d'une réconciliation »[1] publié sur www.futura-sciences.com. Nous n'avons pas eu de réponse, mais voici, néanmoins, comment son dossier est présenté sur ce site. Nul doute qu'après les explications de J.-F. Moreel, les lecteurs apprécieront et en auront l'eau à la bouche !

« Il y a 150 ans, Charles Darwin proposait une théorie révolutionnaire pour expliquer comment la vie évolue sur Terre. Depuis, sa théorie de l'évolution par la sélection naturelle est validée en permanence par les découvertes des scientifiques. Un aspect de la théorie, qui chiffonnait déjà Darwin, est pourtant encore régulièrement présenté comme une de ses faiblesses : les fossiles illustreraient mal l'évolution de la vie. Cette affirmation, partiellement justifiée au milieu du XIXe siècle, est aujourd'hui clairement erronée. En explorant quelques exemples parmi l'évolution des vertébrés, on découvre que les fossiles nous fournissent maintenant une bonne image de l'histoire évolutive de ces animaux. En particulier, on connaît dans les grandes lignes comment les importantes transitions morphologiques et écologiques se sont produites.

Dans ce dossier vous pourrez découvrir comment les poissons plats ont acquis leur asymétrie, comment d'autres poissons sont sortis des eaux pour envahir la terre ferme, comment des dinosaures se sont envolés, comment les serpents ont perdu leurs pattes ou comment les baleines sont retournées à la vie aquatique. »

À sa décharge, Lionel Cavin n'est pas le seul à nous réjouir. Le magazine *Pour la Science* a publié son n° 63 d'avril-juin 2009 sous le titre de : « L'évolution, rien ne l'arrête ». C'est tout à fait vrai, c'est même un truisme ; peut-on toutefois en dire autant de la théorie de l'évolution ? Pour les éminents auteurs publiés par cette revue des plus sérieuses, la question ne semble pas même se poser. C'est tout juste si l'on n'est pas dans la tautologie à laquelle ont recours certains darwiniens : il y a évolution, donc la théorie de l'évolution est fondée. CQFD.

Voyons maintenant ce que nous réservent ces beaux esprits. L'article de Jean Gayon, professeur à l'université Paris 1, membre de l'Institut d'histoire et de philosophie des sciences et des techniques (IHPST), intitulé « Le darwinisme : une théorie durable », commence par ces mots : « *Le mérite de Darwin est d'avoir élaboré une théorie expliquant et unifiant l'ensemble des faits* constituant l'histoire de la vie. Ce cadre théorique fonctionne encore aujourd'hui comme point de repère pour les biologistes de l'évolution* », et se termine par ceux-ci :

« *Toujours est-il que Darwin a fourni un cadre théorique indispensable à la biologie, qui a non seulement trouvé des confirmations éclatantes et répétées* (l'explication des adaptations), mais a aussi servi, et sert encore, à structurer le champ des controverses concernant l'histoire du vivant* ».

Pascal Picq, paléoanthropologue et maître de conférences au Collège de France, n'y va pas par quatre chemins non plus, puisqu'il veut carrément supprimer le débat : « *Il faut maintenir et renforcer l'enseignement de la théorie de l'évolution et tout particulièrement celui des origines et de l'évolution de la lignée humaine. Pourquoi les origines de l'homme ? Parce que nous touchons à une question universelle ! La science est arrivée tardivement sur ce terrain, mais avec quelles avancées en un peu plus d'un siècle ! Il faut aussi réorganiser les programmes, comme en philosophie, en histoire et en littérature pour enseigner l'histoire des idées, des religions, des cultures… et ouvrir des espaces d'échanges et de discussions, mais pas en classe de science !* »

David Mindell, membre de l'Académie des sciences de Californie, apporte brillamment sa pierre à l'édifice : « *La théorie de l'évolution a de nombreuses applications. Elle permet d'améliorer les vaccins, d'identifier les criminels, d'anticiper les prédispositions aux maladies, de découvrir de nouvelles molécules thérapeutiques et de protéger l'environnement.* »

Manifestement, elle ne protège pas du bourrage de crâne sapiens…

Neil Shubin, paléontologue et professeur à l'université de Chicago, nous livre une vision qui frôlerait presque celle de Haeckel : « *Les vestiges évolutifs que nous avons hérités de nos ancêtres poissons et têtards nous prédisposent aux hernies, au hoquet et à d'autres affections.* »

« *Mdr* » ou « *Mort de rire* », commenteraient certainement les jeunes !

Malheureusement, nous ne connaîtrons pas la conclusion de cet éminent expert, car elle a été tronquée à la mise en page.

Pour être justes, ce n° 63 de *Pour la Science* présente d'autres articles passionnants et n'a pas le monopole de la bigoterie darwinesque : *Science & Vie*, parmi d'autres, y tient son rang de gardien du temple. Ainsi, dans le n° 1101 de juin 2009, on peut lire les commentaires de scientifiques, dont on aurait presque l'impression qu'avec Darwin, ils ont rencontré en même temps Dieu et l'illumination :

- « *Ce qui me fascine, c'est la généralité de la théorie. Je vois la théorie de l'évolution partout. Ça m'aide à vivre dans notre société* », M. Radman, généticien moléculaire, Institut Necker
- « *Cette rencontre avec Darwin a totalement modifié le cours de mes recherches* », J.-J. Kupiec, biologiste, Inserm-ENS.
- « *Avec ce livre, la science s'affranchit de la théologie. C'est un des actes majeurs de Darwin* », Patrick Tort, historien des sciences, Institut Charles-Darwin International – MNHN.

Sans doute s'affranchit-elle de la théologie, mais ne l'a-t-elle pas remplacée par un autre dogmatisme ?

1. www.futura-sciences.com/fr/doc/t/biologie/d/darwin-et-les-fossiles-histoire-dune-reconciliation_864/c3/221/p1/

* Souligné par nous

qualité absolue des résultats et des conclusions. L'absence d'hypothèses alternatives à l'évolution a constitué les œillères de générations de scientifiques qui, dans la plupart des cas, n'ont jamais eu conscience de ce fait et ont exercé leur métier de la façon la plus honnête, voire objectivement rigoureuse, qui soit.
Sans parler de la fraude, bien souvent stupide, qui n'est pas plus courante - ni plus rare - dans le domaine scientifique que dans n'importe laquelle des autres activités humaines *(voir article « Cachez ces scientifiques... » p. 26)*.

On peut ainsi démontrer n'importe quoi ou presque ?
Oui. Quelques auteurs darwiniens vont jusqu'à soutenir une filiation depuis la drosophile jusqu'à l'homme en passant par les différentes classes d'invertébrés ! Alors qu'aucun généticien ne se risquerait à faire un arbre phylogénétique des variétés à l'intérieur d'une même espèce en ne s'appuyant que sur l'étude des polymorphismes d'un seul gène, des partisans du darwinisme mettent en avant des taux bruts de différences entre divers *taxa* en utilisant une seule protéine (ou gène), une seule espèce par *taxa* et une seule forme allégique quelconque par espèce, ceci pour argumenter l'évolution, je dirais « à tout prix ». Leur obstination aveugle les amène à utiliser des taux de différence globale qu'ils manipulent à dessein pour illustrer leur vision, plutôt que de s'appuyer sur une théorie pour expliquer un fait constaté.

L'évolution par sélection du plus apte ne rend aucun compte du passage d'une variété vers une autre et encore moins de la mise en place d'une barrière reproductive physiologique.

La phalène du bouleau, modèle de « sélection du plus apte » cher aux darwiniens.

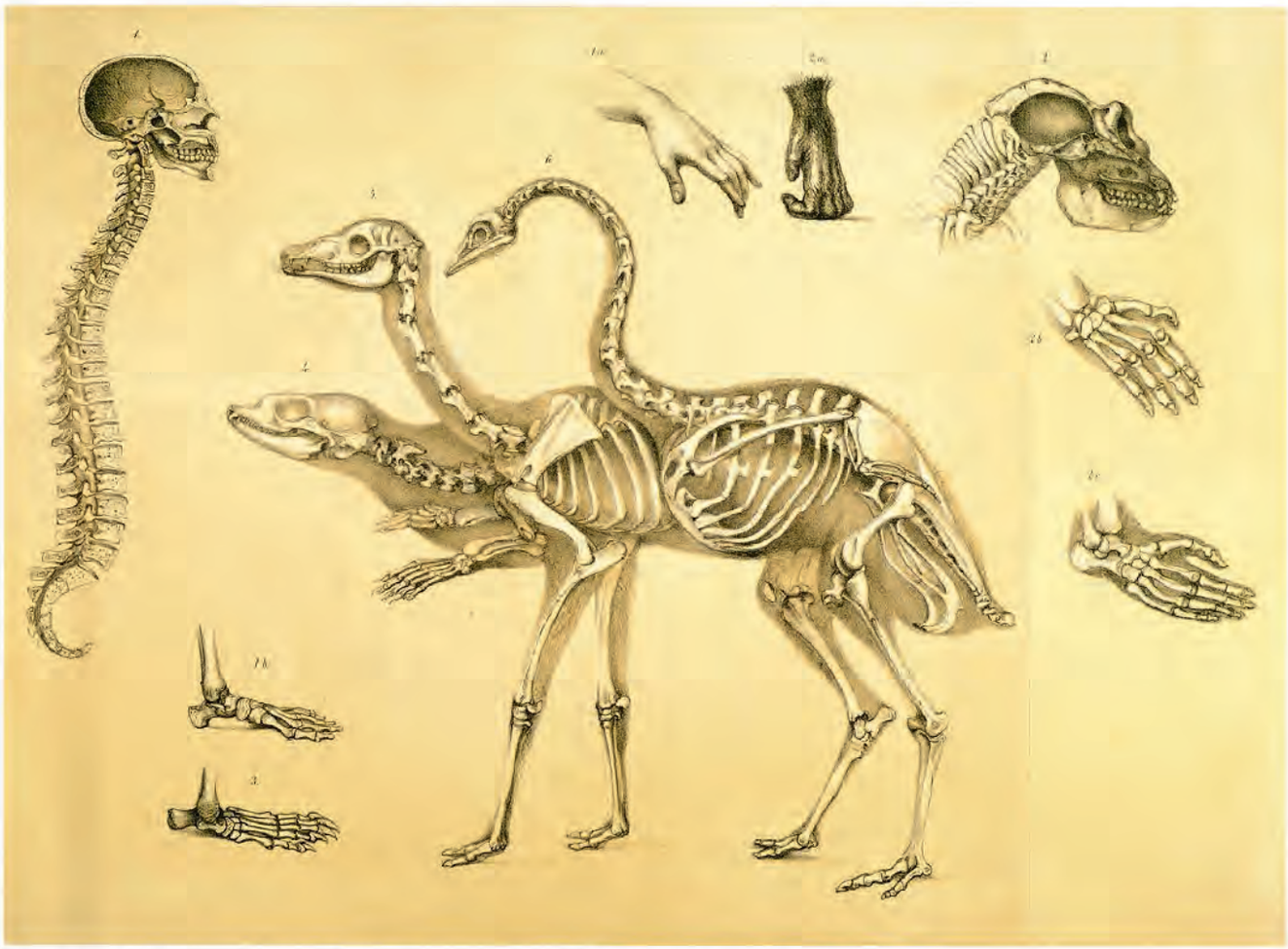
Il y a quand même une valeur sûre dans le darwinisme, c'est le rôle de la sélection naturelle...
Faux ! Malgré la rhétorique de ses partisans, le rôle de la sélection naturelle darwinienne ne peut pas même être démontré, ne serait-ce que dans l'évolution des différentes variétés d'une même espèce. Dans les rares cas où la sélection d'une meilleure aptitude peut être invoquée dans les modifications de fréquence des *phena* au sein d'une espèce, il s'avère que les modèles scientifiques darwiniens sont obligés de s'écarter des réalités observées. De plus, aucun cas d'évolution darwinienne n'est candidat pour illustrer le passage d'une espèce à une seconde qui ne soit pas une simple variété de la première tout à fait interféconde avec elle. Ce sont souvent, une fois de plus, des problèmes de discours idéologique sous-jacents qui soutiennent l'idée d'émergence, à partir d'une seule et unique souche, d'une variété de « sur-êtres » appelée à engendrer une espèce supérieure dont la qualité principale est d'être dominante, si ce n'est parricide.

Sélection naturelle et évolution ne font donc pas bon ménage dans la nature ?
Il faut cesser de confondre l'évolution dialectique de la définition arbitraire de l'espèce avec l'évolution biologique des êtres vivants. Il est évident que les résultats de telles recherches se passeront de la sélection darwinienne dans leurs explications. Cette dernière est déjà abandonnée de fait. Actuellement, les rares cas rapportés d'évolution d'une population dans laquelle la concurrence entre individus est invoquée ne dépassent pas les modifications très superficielles et ne permettent pas d'extrapolation vers des modèles explicatifs de la micro-évolution en général. Seuls les partisans du darwinisme se permettent de citer des exemples comme ceux de la lignée des équidés ou de la phalène du bouleau pour tenter de démontrer que la sélection des plus aptes est impliquée dans le phénomène d'évolution au sein d'un même phylum. Même dans ces deux modèles, si prisés des darwiniens, l'évolution par sélection du plus apte ne rend aucun compte du passage d'une variété vers une autre et encore moins de la mise en place d'une barrière reproductive physiologique.

Quelles sont les autres faiblesses du modèle darwinien ?
Prenons l'exemple de la régulation des naissances dans la nature. Bien que très documenté et connu depuis de nombreuses années, ce phénomène n'est absolument pas pris en compte par les sciences darwiniennes, qui sont incapables d'intégrer les données démographiques. En conséquence, elles en occultent totalement la fréquence, ainsi que la banalité des équilibres constatés entre variétés de la même espèce. Disparaissent alors de nombreux modèles explicatifs qui se passent du concept de « sélection du plus apte » et sont, pourtant, scientifiquement de valeur explicative souvent supérieure aux thèses darwiniennes.

Pourquoi ces modèles ne sont-ils pas développés ?
Il y a exclusion a priori de faits empiriques avérés et parfaitement reproductibles qui sont considérés comme non scientifiques en raison de l'inconvenance des hypothèses permettant d'en rendre compte vis-à-vis des théories ayant cours, parce que les darwiniens ne supportent pas les faits contraires à leur « dogme ». En contrôlant tout à la fois le financement des recherches et la communication scientifique, les institutions darwiniennes exercent une double censure inquisitrice. En amont, elles empêchent l'exploitation des données mettant en évidence les mécanismes réellement responsables des équilibres entre populations et ressources et ne supportent financièrement que les travaux visant la mise en avant d'une hypothétique concurrence. En aval, contrôlant la communication

Commande 41285 NEXUS-64 - C1 - W 2 - Couleur CMYK - Côté B - 20-Aug-2009



Page issue des *Vues comparatives des formes humaines et animales*, par Waterhouse Hawkins, Londres, 1860.

depuis les publications scientifiques généralistes jusqu'à la production de documentaires aux qualités visuelles indéniables, elle ne diffuse que leur vision de la prédation et les dernières « avancées » d'une science entièrement vouée à l'illustration de la sélection des plus aptes et servant la propagande de cette culture de mort que nous proposent ses partisans.

La science est donc orientée ?

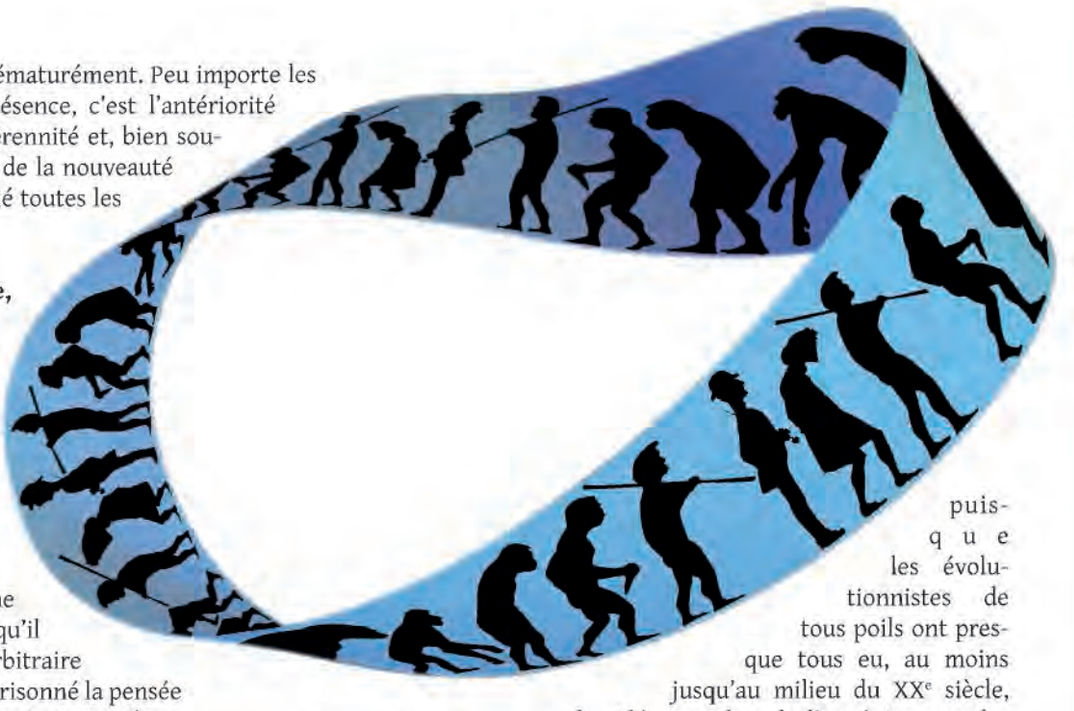
Par la simple restriction des crédits et la possession des comités de référence des grandes revues généralistes, la science darwinienne détient le quasi-monopole des recherches et engendre la totalité des résultats accessibles au grand public en sciences naturelles. Ceci se passe tous les jours sans aucun complot et sans même nécessiter la moindre mauvaise foi.

Si les inquisiteurs existent, ils restent rares dans le monde scientifique. C'est surtout la force de l'habitude qui devient insurmontable et, au-delà, cette faculté très humaine qu'est l'aveuglement face à nos propres méprises. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le darwinisme soit si bien portant. Ce qui est réellement surprenant ne tient pas dans la publication de ces romans qui nous parlent de l'égoïsme des gènes ou de leurs avatars, mais bien plutôt dans ce nombre toujours croissant de scientifiques qui expriment leurs doutes et leur répugnance à se soumettre au dogmatisme aveugle de certains darwiniens.

Aucune nouvelle théorie « non conforme » ne peut donc émerger ?

Effectivement. Si de nombreux faits, explicables en dehors des théories officielles, mais inassimilables par elles, s'accumulent, ils ne pourront intégrer le cadre scientifique déductif que si une nouvelle théorie permettant d'en rendre compte entre en vigueur. Cependant, pour qu'elle soit acceptée, il faut qu'elle possède une valeur générale évidente, c'est-à-dire qu'elle doit rendre compte d'un grand nombre de faits, mais sans remettre en question l'édifice théorique des sciences darwiniennes. De plus, si elle est en concurrence partielle avec une théorie antérieure, la nouvelle doit bien souvent avoir une valeur heuristique supérieure. De plus, elle doit impérativement s'attirer un nombre important de supporters dans les plus brefs délais pour se faire entendre et trouver droit de cité dans les publications,

sous peine de disparaître prématurément. Peu importe les qualités des théories en présence, c'est l'antériorité qui assure la plus grande pérennité et, bien souvent, on assiste à l'abandon de la nouveauté avant même d'en avoir étudié toutes les richesses.



En dehors du darwinisme, point de salut ?

Imposant leur vision du monde, les partisans du darwinisme réduisent le champ des sciences à la portion congrue des phénomènes naturels qu'ils peuvent exploiter. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, alors que le darwinisme n'a jamais été scientifique, qu'il a provoqué l'élimination arbitraire de certains paradigmes, emprisonné la pensée scientifique dans une épistémologie justifiant le finalisme, borné la recherche à l'étude des seuls faits compatibles avec lui, bien qu'ils constituent une censure inquisitrice limitant les champs d'investigation autant que les possibilités d'expression et de communication des chercheurs, la science n'a jamais été aussi darwinienne.

Cette adhésion au dogme, volontaire ou imposée, consciente ou non, risque d'entraîner une dérive des scientifiques dans leur ensemble vers une mystique incompatible avec la nature nécessairement empirique de la science et l'idéal d'universalité qui est encore souvent le sien. Alors qu'elle constitue l'un de ses piliers porteurs, la biologie est aujourd'hui étouffée par le libéralisme darwinien.

Si les scientifiques souhaitent retrouver le droit d'exercer honnêtement leur art et si notre société ne veut pas plonger dans un nouvel obscurantisme, il est impératif de poser ouvertement la question du maintien des thèses darwiniennes dans le cadre des sciences, et de la révision des règles épistémologiques en usage.

Un « nouvel obscurantisme » ?

Tous les grands darwiniens de ces cent dernières années répètent à la suite de Hugo de Vries que l'évolution est un processus en deux étapes dans lequel le rythme de la sélection dépend, en dernier recours, du rythme des mutations. Ainsi, parachevant l'ouvrage idéologico-scientifique, la génétique des populations nous amène au constat d'une amélioration des espèces par élimination et remplacement des héréditairement inadaptés. Dans cette optique, si le bourgeois s'enrichit, c'est parce que ses gènes le lui permettent et il est bon pour l'espèce qu'il les transmette. Comment s'en étonner puisque les évolutionnistes de tous poils ont presque tous eu, au moins jusqu'au milieu du XX^{e} siècle, des idées proches de l'eugénisme et des « solutions finales » ?

> Il semble qu'après cent cinquante ans d'affirmations gratuites du « fait » de l'évolution, l'endoctrinement éducatif et médiatique ne suffise plus à réprimer les doutes des jeunes chercheurs.

Sans parler d'« imposture », Darwin était initialement un théologien et non un scientifique...

C'est probablement la clé. Il use de finalisme dans toute son œuvre et ceci sans y voir le moindre mal. Dès les années 1860, reprenant son discours, ses partisans éludent l'absence d'arguments empiriques en faveur de l'évolution des espèces et la présentent comme un truisme. Le débat se tourne alors, définitivement semble-t-il, vers l'hypothèse de « *la sélection du plus apte* » qu'ils érigent en un véritable dogme. Depuis cette époque, l'évolution est un fait prouvé par la biodiversité alors même qu'elle est censée devoir l'expliquer ! De nos jours encore, seuls les rôles respectifs de la mutation et de la sélection sont discutés.

Pour défendre Darwin, ses partisans expliquent qu'il n'y avait pas de possibilités d'expérimentation comme aujourd'hui...

C'est encore un truisme ! Bien sûr que les moyens de la science entre le XIX^{e} et le XX^{e} siècle sont incomparables, mais c'est passer sous silence que, alors qu'elle est encore présentée comme conforme à l'empirisme et issue d'une recherche d'explication du « comment » de l'évolution, l'hypothèse de la sélection naturelle s'est très rapidement avérée infirmée par les résultats expérimentaux.

Devant la multiplicité des formes, des comportements et des observations

Commande 41285 NEXUS-64 - C1 - W 2 - Couleur CMYK - Côté F - 20-Aug-2009

empiriques contradictoires, la biologie darwinienne va s'orienter vers l'élaboration a priori d'hypothèses issues de la théorie et reposant sur la finalité des choses pour rendre compte des faits constatés, en fixant des buts hypothétiques, parfois totalement imaginaires, qu'ils accordent à telle ou telle adaptation.

Un autre argument des darwiniens est que la théorie créationniste de la genèse est fausse...
Effectivement, pour Darwin, le fait de démontrer que la théorie biblique est erronée justifie la plausibilité de celle de l'évolution. Cette argumentation fait encore partie de nos jours des bases de la démonstration évolutionniste! Mais c'est tout sauf de la science...

Une conclusion?
Nous sommes obligés de constater qu'aujourd'hui l'évolution repose avant tout sur des illusions entretenues par la rhétorique et une certaine dialectique, toutes deux soutenues par des représentations graphiques trompeuses des plus sophistiquées, voire absconses pour certaines. Il semble toutefois qu'après cent cinquante ans d'affirmations gratuites du « fait » de l'évolution, l'endoctrinement éducatif et médiatique ne suffise plus à réprimer les doutes des jeunes chercheurs, ce qui donne de l'espoir.
Pour conclure, peut-être par pure insolence vis-à-vis des autorités scientifiques et de l'inquisition darwinienne, j'emprunterai cette citation à un homme d'église qui, à ma connaissance, n'a jamais prétendu avoir la moindre compétence en sciences: *« La complexité indique précisément que, pour rendre compte de la richesse du réel, il est nécessaire de recourir à une pluralité de modèles[3]. »*

Notes
1. Jean-François Moreel, *Le Darwinisme, envers d'une théorie*, éd. François-Xavier de Guibert, 2007 (en vente dans la librairie *NEXUS*).
2. La théorie des équilibres ponctués de Stephen Jay Gould et Niles Eldredge postule que l'évolution comprend de longues périodes d'équilibre ponctuées de brèves périodes de changements importants, avec la disparition et l'apparition de nouvelles espèces.
3. Jean-Paul II, Discours devant l'assemblée plénière de l'Académie pontificale des sciences, 31 octobre 1992.

Le jeu du darwinigaud

Après la densité du texte de J.-F. Moreel, un peu d'hilarité nous fera le plus grand bien. Essayez de deviner qui a pu écrire ces phrases si réjouissantes[1]:
« Il y a une grande quantité de preuves géologiques qui démontrent que, pendant la période glaciaire, le monde entier était plus froid. »
« Les groupes plus dominants battent les moins dominants. »
« Les espèces les plus répandues, lorsqu'elles se répandent dans un territoire, y restent les plus répandues. »
« Là où il y a eu beaucoup de variations et de différenciations, on trouve le plus grand nombre de variétés. »
« La faune de chaque période géologique est certainement intermédiaire entre la faune qui l'a précédée et celle qui l'a suivie. »
« Les fossiles enfouis dans une formation intermédiaire présentent des caractères intermédiaires. »
« La rareté précède l'extinction. »
« Les formes éteintes sont parfois, dans une certaine mesure, intermédiaires entre leurs descendants modifiés ou leurs parents collatéraux. »
« Les hommes peuvent réapprendre par apprentissage à bouger les oreilles comme les animaux. »
« Il existe chez tous les mammifères, l'homme y compris, une tendance latente à la formation d'un doigt additionnel... retour vers un ancêtre multidigité. »
« Il est difficile de ne pas arriver à la conclusion que les vers montrent une certaine dose d'intelligence dans leur manière de boucher leurs galeries. »
« La terre d'Angleterre n'est pas une terre végétale, mais une terre animalisée par son passage répété par l'intestin des vers de terre. »
« Placez une montre dans la bouche, sans lui permettre d'en toucher les parois, vous entendrez le tic-tac beaucoup moins nettement que si vous la teniez en dehors. »
« Les vers étaient tout à fait insensibles à mon haleine tant que je la leur envoyais très doucement, également quand je mâchais du tabac. »
« Y a-t-il chez les Européens quelque relation entre la couleur des cheveux et l'aptitude à contracter les maladies tropicales? »
« Je vous envoie par ce courrier mon nouveau livre. La plus grande partie, comme vous le verrez, n'est pas destinée à être lue. »
Effectivement... Alors, avez-vous gagné à notre jeu du darwinigaud, en reconnaissant l'auteur de ces phrases qu'un humoriste moderne ne renierait pas? Eh oui, il s'agit de Charles Darwin en personne.

1. Citations extraites du livre très documenté du Dr Jacques Costagliola, *Faut-il brûler Darwin? ou l'Imposture darwinienne*, collection Conversciences, L'Harmattan, 1995.